

2nd ROCK FESTIVAL

CLASH

BIJOU

TYLA
GANG

ASPHALT JUNGLE

BOYS

ELECTRIC RINGS
CALLAS

EDDIE
AND THE
HOT RODS

HEARTBREAKERS

DR FEELGOOD



JAM

LITTLE

BOB
STORY

DAMNED

MARIE & LES
GARCONS

POLICE

RICH
KIDS

PUNK



renseignements 770 18 50
(58)75 07 83

MONT de MARSAN 5/6 AOUT

vu le nombre limité de places des ARENES de MONTDE MARSAN
il est fortement conseillé de louer à l'avance

PRIX DES PLACES ; 1 jour : 40Fr ; 2jours : 70Fr

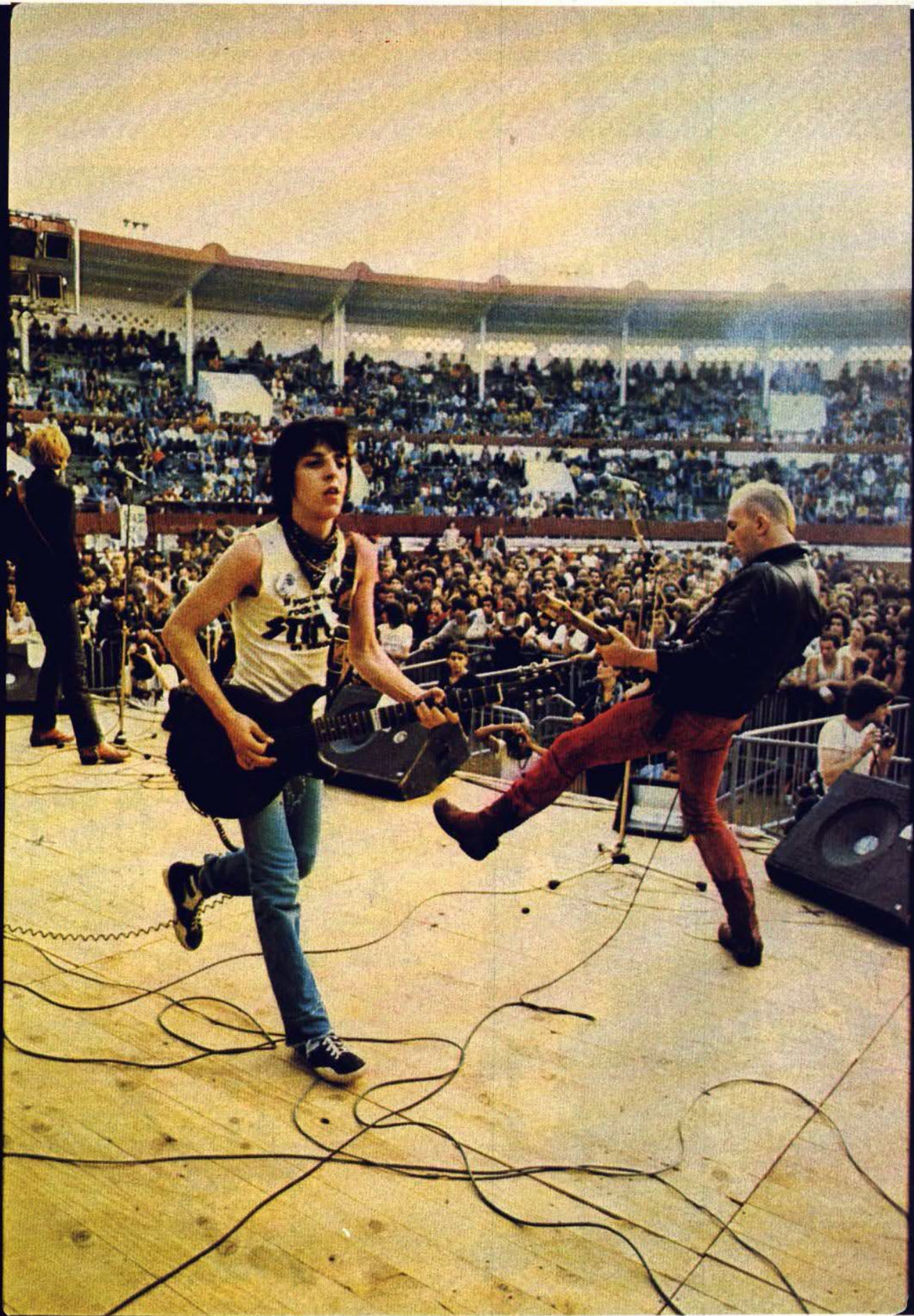
REDUCTION JUSQU'AU 10 JUILLET ,SUR VENTE PAR CORRESPONDANCE
LES 2 JOURS : 60Fr

chèques ou mandats à l'ordre de : ASSOCIATION PIRANHAS
4 boul'd de la République 40 000 MONT DE MARSAN

JOUER LE BON CI-CONTRE

retailer

BON DE REDUCTION AUX LECTEURS DE BEST
60 F (au lieu de 70 F)
Pour Abonnement donnant droit
d'entrée pour les 2 jours du
2ème ROCK FESTIVAL DE
MONT-DE-MARSAN (5 et 6/8)
(Offre valable jusqu'
au 10 Juillet)





Clash

L'ÉTÉ PUNK

*A Mont-de-Marsan II, c'était la grande revue du rock n' roll
euphorique de 1977.*

*Certains ont déçu, les autres ont confirmé et promis.
Parmi eux, ces petits français qui, décidément,
grandissent, grandissent...*



Asphalt Jungle



Paul Weller (Jam)



De façon bien prévisible, le festival de Mont de Marsan débuta dans la presse. Colonnes et éditoriaux des quotidiens locaux se convertirent précipitamment, peu avant l'événement, en de véritables corridas. Et puisque Charles Martel arrêta les Arabes à Poitiers, on parviendrait toujours à contenir les punks à Mont de Marsan. L'alerte était donnée. Ce qui par contre, fut publié pendant le festival répondait déjà plus franchement au besoin de sensationnalisme dont notre presse provinciale est souvent coutumière. La réalité, le sens de la mesure, le goût de la vérité, le petit scribouillard des Landes allait s'empresser de l'esquiver au profit d'un étalage descriptif néo-littéraire tout aussi vraisemblable que sont historiques les films de Sacha Guitry. Pour seul exemple, cette vision hallucinante d'un journaliste, lors de la 1^{re} journée du festival Montois, extraite du quotidien « Sud-Ouest » daté du 6 août : « Les fauves investissent l'arène dès 16 h. Très vite un groupe se met à l'ouvrage transformant la plaza en cratère. Comme les décibels et l'alcool restent trop doux, certains se taillent les narines ou les doigts au rasoir pour y fourguer quelques rations de cocaïne ». C'est pas beau ça ? Du coup la commerçante et le bourgeois de Mont de Marsan sont terrorisés. Ne pensent plus qu'à une chose ces gens-là, bouter les hordes de barbares hors de la cité landaise. Seulement, une fois la fête terminée, les prophéties apocalyptiques ne s'étaient toujours pas réalisées, Mont de Marsan étant encore debout, son clocher, ses arènes et ses vierges n'ayant subi aucune dégradation, notre visionnaire de « Sud-Ouest » changea spontanément d'attitude. Le punk devient aussitôt « un adolescent inoffensif et dégénéré ». Le type, lui, devient méprisant, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'éprouver la même haine sournoise à l'égard des quelques 3 000 participants qui emplissent, deux jours consécutifs, les arènes d'un Mont de Marsan dont les bouleversements n'étaient vraisemblablement pas plus préoccupants qu'à la veille d'une échéance électorale. Et d'ailleurs, des punks moi je n'en ai vu qu'une

poignée et encore dans l'enceinte du backstage.

Lou's

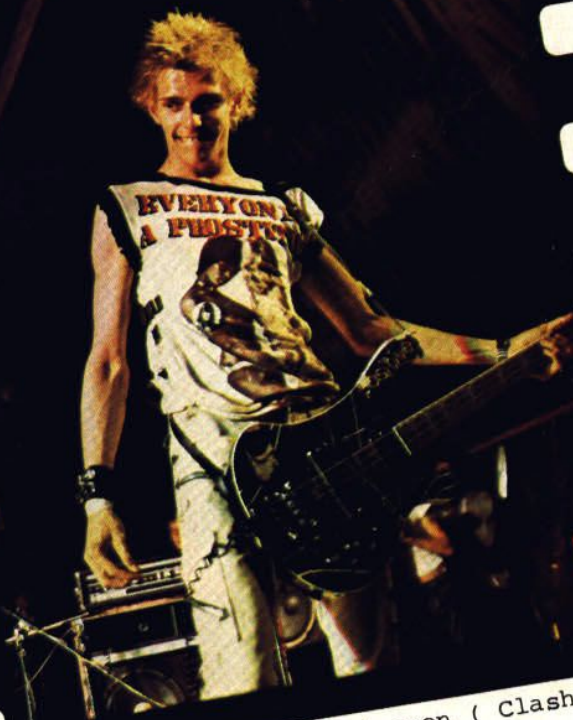
Ce sont deux groupes français qui ouvrirent les festivités. L'un avait pour nom 1984. Misère et désolation d'un certain rock français qui se singularisera simultanément par son manque de maîtrise instrumentale (moindre mal) et ses agaçantes sinagrées de mutants d'outre tombe. Le public ne semblait point concerné et préférerait musarder dans la poussière ocre de l'arène, sous le soleil. On le comprend. Il ne se sentit pas plus intéressé lorsque Patrick Eudeline et son Asphalt Jungle vint lui bourrer le mou avec ses stéréotypes d'ordre politique, semblant contenir autant de sincérité que pouvait avoir de valeur une cargaison de pacotilles pour indigènes à l'époque de l'esclavage. Enfin quoi... de qui se moque-t-on ? « Chômage... Chômage » hurle Eudeline. Qu'est-ce qu'il connaît du chômage... lui Eudeline. Par quelle souveraine transformation s'est-il senti soudain si terriblement concerné par les problèmes de la classe ouvrière. Les questions sont désormais posées : Eudeline va-t-il établir une section de la CGT à la Coupole ou au Gibus Club ? Malgré son treillis militaire, Eudeline est-il un chanteur de gauche ? Sommes-nous tout à fait certains que lorsqu'il cria dans le micro « Nous avons réappris le combat de rue », il ne s'adressait pas ouvertement aux quelques permissionnaires de la caserne de parachutistes située non loin de Mont de Marsan et arborant, à quelques détails près, le même uniforme ? Enfin, Francis Dordor est-il le seul à dénoncer cette forme de spéculation ? De toute façon, je ne pouvais décemment pas aimer ; leur reggae avait une inexpugnable couleur d'anémie. Même paraissant si friables, si délicates avec leurs grosses guitares plaquées contre leur ventre, les Lou's avaient indiscutablement plus à voir avec le rock'n'roll, car armée d'un culot monstre ce fut, et de très loin, la meilleure formation française de la journée. Leur nom doit sans

doute provenir du très familier « louloute » ou « loubarde », si fréquemment usité aux abords de la Bastille dont nos gavroches féminines sont issues. Pourtant leur musique est sous certain rapport si proche de celle du Velvet Underground qu'il me vint à l'esprit une rapide association avec... Lou Reed. Leurs sonorités sont aussi grêles, aussi faméliques que le sont les hanches de la bassiste. Juché sur son nid de caisses noires, la batteuse (la Mo Tucker française de toute évidence), fière comme un aigle, avec son visage eurasien, cingle ses peaux plus qu'elle ne les frappe. Devant, la scène se partage entre une guitariste blonde et une autre au frêle minois, à la coupe garçonnette et à la voix suave et profonde. On ne peut affirmer que ces demoiselles se font adopter en concédant sur leur féminité. Elles ne vendent pas leur cul (c'est mieux ainsi) comme aurait trop tendance à le faire la chanteuse de Shakin' Street. Si en vérité, elles n'ont pas les attraits souhaités pour devenir des sex symboles, elles éveillent au demeurant une sensualité qui restitue fidèlement celle des Shangri Las, ces tigresses new-yorkaises, ceintrées de cuir et dirigées par Shadow Morton, immortel créateur de « Leader of The Pack ». Il y a indéniablement chez les « Lou's », dans leurs compositions, « Wild Fire », « Set Me Free » ou « Hey Stoned », une humeur cinglante comme le brûlant coup de griffe d'une chatte hérissée, un subtil mélange de finesse et de franche vulgarité. Le tout très aguichant ma fois.

Maniacs

La chance avec les groupes punk, c'est qu'ils ont tous de petits amplis et des batteries très sommaires (excepté Rat Scabies qui sera le seul du festival, muni de deux grosses caisses). En somme du matos facile à déplacer. Résultat, le battement entre les groupes est considérablement réduit. Juste le temps pour la sono de diffuser comme intermède le « Pretty Vacant » des Sex Pistols, le groupe dont tout le monde regrettera secrètement l'absence. Il était maintenant près de 20 h et

Dave Vanian (Damned)



Paul Simonon (Clash)

seul un hémicycle pouvait encore bénéficier des derniers rayons solaires, tandis que les Maniacs, dont les membres sont pour la plupart des transfuges du groupe britannique The Rings, également prévu à l'affiche, s'approprièrent les planches pour une démonstration de haute vitalité, l'essentiel du spectacle résidant dans l'in vraisemblable gymnastique aérienne de Henry Paul, le petit guitariste français, membre du défunt Young Rats dont faisaient également partie Ginger, de Little Bob Story. Les Maniacs portent avantageusement leur nom, faisant vrombir leurs amplis d'un rock fantasque et détraqué, obsédé par le riff et joué avec autant de professionnalisme que ces bâtards de Vibrators. De plus ils se démarquent de leurs congénères grâce à un séditionnel humour. Alors que des groupes tels Chelsea et autres factieux de la cohorte du punk-syndicaliste réclament « le droit de travailler », les Maniacs rigolent et clament « I don't want to be history/I don't want to go to work ».

A partir de là, il nous fallut attendre la nuit et ses lumières pour véritablement réagir à une musique qui somme toute, d'un groupe à l'autre, ne présente pas d'indiscutables variantes. Les amplis sont poussés au maximum, les solos se font aussi rares que les cheveux sur le crâne de Sean Tyla. En pratiquant systématiquement la politique du riff on laisse courir une sérieuse inflation en matière d'imagination. Avec Police et les Boys, nous fûmes sevrés d'une trombe de notes, stridentes, qui dans ma tête prirent la violence d'une hachure d'orage cacophonique. Il est vrai que la sono n'était assurément pas à la mesure de ce déluge biblique de décibels. Le backstage ressemblait déjà à une ornière dont il était urgent de s'extirper. Dehors, je rencontrai Mick Jones des Clash. Tout de suite je sentis que quelque chose ne tournait pas rond. « Pourquoi les automobilistes roulent-ils du mauvais côté ? »

— « Mais Mick, ici nous sommes en France. La conduite est à droite ! » Il me montre son pied. « Ce matin, je traverse la rue pour regagner l'hôtel et une voiture est passée sur mon pied ! Que Dieu sauve la reine, j'avais

mes creepers de Teddy Boy, sinon j'avais les doigts de pied broyés. » Mick me confirme l'unanime désapprobation du groupe concernant la sortie du simple « Remote Control », comportant en face B une inadmissible version de « London's Burning » prétendument enregistrée en public. Sinon, le prochain album sera produit par Lee Perry. Mick me rapporte que le groupe prit contact avec l'illustre producteur jamaïcain, lors de la dernière venue de Bob Marley à Londres. Leur version de « Police and Thieves » (de Marvin/Perry) lui paraissant très honnête (réserve bien jamaïcaine), il accepta la proposition du groupe. Perry, tout comme Marley, admet volontiers la relation existant entre le punk et le reggae. « Mais Marley nous a dit qu'il était dommage de voir gâcher tant de vertu et de droiture en raison d'un aussi gros défaut... »

— Quel défaut Mick ?
— L'alcool. »

Damned vs. Clash

L'alcool, les Damned en connaissent un fameux rayon. D'ailleurs je ne sais plus qui a dit que la damnation des Damnés serait finalement la Guinness, mais apparemment nos joyeux épileptiques finiront sans doute un jour par s'asphyxier dans leurs vomissures. C'est bien là le seul sabotage digne de ce météorite culturel. Pour l'heure, ils s'étaient augmentés d'un second guitariste, connu sous le simple nom de Lu. Mais sa contribution resta parfaitement insensible, tant l'hystérie que communiquaient Dave Vanian, le vampire, Captain Sensible, Brian James et cette gouape de Rat Scabies nous avait déjà éventrés de l'anus à la glotte. Le public semblait soudain revivre mais d'une façon moribonde, comme la funeste meute de membres et de mâchoires résolue à l'odieux festin de « La nuit des Morts vivants ». J'affirme qu'après « Jaws », « La Tour Infernale » et « Le Tremblement de Terre », les Damned sur scène, détiennent le meilleur show catastrophe de notre temps. Pendant « New Rose », Vanian se noya dans

la foule, saisi, happé par les disciples d'un épuisant et retentissant sabbat. Rat Scabies persista à battre l'enfer dans un solo névrosé, incohérent, qui mit fin à « Neat Neat ». Il bouscula alors sa batterie, comme à la plus belle époque des Who, la renversa, la piétina... lui fit la peau. Soudain deux sapeurs-pompiers se précipitèrent, extincteurs en main, montrant un vif mécontentement à l'égard de notre Keith Moon en herbe. Et pour cause ! Rat, ayant soigneusement dissimulé sous ses caisses deux jerrycans d'essence, attendait la fin du set pour mettre le feu aux restes désarticulés et brisés de son instrument. Mais une bouche indiscreète alla avertir les pompiers et nous priva d'un tel plaisir. No Fun !

Plus tard dans la nuit, les roadies ôtèrent les grandes bâches de plastic noir, laissant ainsi apparaître le triple panneau noir et blanc désormais consacré à chaque apparition des Clash, représentant une scène d'émeute dans une rue londonienne. Une fois le décor posé, Joe Strummer d'un geste de la main sollicite l'attention des trois autres. Pétrifiés dans une posture qui précède le combat, les Clash fixent leurs pupilles, armées comme des crans d'arrêt, sur la foule ondulante. Joe Strummer hurle comme s'il s'agissait d'un ordre militaire « LONDONS'S BURNING !!! » et cette phalange électrique lance un nouvel assaut contre le vieux monde. Celui-ci durera 1 heure et trente minutes. Caractérisé par son extrême violence, le feu sera nourri par la presque totalité des titres de l'album et par quelques nouvelles compositions dont « Complete Control » d'une veine identique à « Remote Control ». Toutes deux composées et chantées par Mick Jones, l'une est apparemment le complément de l'autre, la nouvelle pièce à attacher à ce puzzle d'apparente anticipation mais qui s'inspire autant de George Orwell ou du génial feuilleton télévisé de Patrick Mac Gohan « Le Prisonnier » que de l'imprévisibilité des réalités actuelles. Il s'agit du contrôle permanent et total qu'exerce le pouvoir sur un individu et la véritable mise en fiche anthropométrique qui en résulte.

Lee Brilleaux
(Dr. Feelgood)

Eddie & The Hot Rods



Un vrai cauchemar qui ne correspond somme toute qu'au système que nous subissons aujourd'hui.

S'il est un groupe, un seul auquel Clash peut s'identifier, c'est définitivement le MC5. Sur ce point, je trouve flagrante la ressemblance entre Mick Jones et Wayne Kramer qui dernièrement de sa cellule du pénitencier de Lexington, dans le Kentucky, où il purge une peine de 4 ans pour trafic de drogue, mit lui-même en parallèle la New Wave britannique et la guerilla des White Panthers dont est issue la notion de Guitar Army. Mais les batailles diffèrent. Pour l'instant Joe Strummer tente de se débarrasser d'une harde de détectives yankee qui neutralisent son écran de télé. « I'm so bored with the U.S.A. ». Ils firent trois reggaes, ce soir-là, « Police and Thieves », le « Pressure Drop » de Toots et une nouvelle composition de M. Jones, « White Man In The Hammersmith Palais », avec en plein cœur, une très belle progression, mélodique, fougueuse, empoignante, nantie d'un solo de Jones tout à fait émouvant. Un grand vent de pathos couvrit l'arène et ses ombres et Joe Strummer nous l'avait promis : « I'm gonna cry a new punk song ». D'autres zéniths furent atteints, « 1977 », « White Riot », « Cheat » ou encore « Garage Land ». Strummer, écume aux lèvres se métamorphose en marteau pilon sans contrôle et agonise avec la plus poignante composition des Clash, à ce jour, « What's my Name » ou le malaise existentiel vécu en 1977. « Qu'est ce qui déconne avec moi, je ne suis pas comme je veux. J'ai essayé de la crème contre l'acné et je l'ai tant essayée que maintenant je rase les murs. Quel est mon nom... mon noooooom. Je me suis fait arrêter dans un combat de rue, mais le juge ne sait même pas... QUEL EST MON NOOOOOOM... MON NOOOOOOM ».

Mais cette nausée-là, les Clash en perçurent effectivement les fétides relents. Soudain Joe Strummer se saisit du micro ; les babinnes retroussées, atteint de la furie la plus blanche, il éructe : « Ecoutez, les Damned viennent de jeter des boules puantes sur la scène. Et tout ça parce qu'ILS SONT

JALOUX !!! ». Na na na. Effectivement, Captain sensible, dissimulé derrière les amplis, fit une brève apparition sur la scène pour écraser aux pieds de Paul Simonon quelques-unes de ces délicieuses petites ampoules achetées le jour même dans un « Farces et Attrapes » de Mont-de-Marsan. Dans le clan des Clash, la réaction à cette espièglerie ne se fit pas attendre. Un roadie bouscula le Captain, puis celui-ci s'insurgeant, le roadie le précipita violemment dans le vide. Le bassiste des Damned s'écrasa lourdement sur une barre de protection et ne s'en releva point. Une ambulance fut dépêchée car Sensible s'attendait à reprendre conscience. Exit le Captain.

Le lendemain, les Damned et les Clash se réunirent et signèrent un armistice, devant une bouteille de BORDEAUX.

So sad about Jam

Alors que les Hot Rods menaçaient de rentrer immédiatement en Angleterre si on ne leur procurait pas un lit par personne, moi je me préoccupais d'arranger une interview avec les Jam pour le lendemain matin. Pour moi cela ne faisait aucun doute, les Jam allaient être l'apothéose de ce festival. En fait d'apothéose, le groupe de Paul Weller ne put jouer, pour des raisons aussi inconsistantes et inélégantes que celles donnant droit à certains musiciens et journalistes d'aller coucher dehors ou dans des chambres surpeuplées. L'organisation Skydog/Piranhas était visiblement dépassée par les événements. Il semble que la défection des Jam ait pour cause l'ultimatum posé par Doctor Feelgood qui ne voulait en aucun cas passer après minuit. Devant cette injonction Skydog/Piranhas durent jouer serré sur l'échiquier du temps et déplacèrent plutôt anarchiquement les pions et les grosses pièces, sans pour autant tenir compte de ce que stipulaient les contrats.

Pourtant le matin du 6 août, Paul Weller était étonnamment confiant. Ce jeune homme de 19 ans, est à la tête d'une des meilleures formations du rock'n'roll actuel.

Pour lui cela ne fait pas l'ombre d'un doute : « Ecoutez, je ressens très profondément les critiques à propos de Jam, parce que je suis foutrement persuadé que nous sommes le meilleur groupe au monde ». Paul est obligé de hurler pour se faire entendre parce que nous sommes dans le couloir circulaire de l'arène et que les Hot Rods sont en plein sound check, ce qui donne une incroyable puissance significative à ses mots. Nous en venons à relater les nombreux affrontements qui opposent punks et teddy boys en Angleterre...

Paul Weller : « Quelle est la différence ? Tout ça c'est du rock'n'roll. J'ai souvent vu des teds danser et sauter à nos concerts. Johnny Rotten aime Shakin' Stevens and the Sunsets... C'est la même musique, c'est Eddie Cochran, nous sommes du même côté. Ces combats de rue ne signifient rien, strictement rien.

Francis Dardor : Et les querelles entre groupes, celles que nous rapporte la presse britannique ?

P.W. : Tout ça c'est une partie du business.

Pour moi, il s'agit d'encourager l'hystérie que suscite le punk. C'est une démarche identique à celle qui fait se lever des haines entre punks et teds. Le plus souvent cela repose sur des futilités ce genre de joutes publiques. Lorsque j'ai lu dans un hebdomadaire anglais que l'on nous reprochait d'avoir posé pour le magazine « Vogue », j'ai bien été obligé de répondre que Clash en avait fait tout autant pour « Penthouse », sans que personne ne le mentionne. Mais je ne suis pas particulièrement fier de ça, parce que j'estime énormément Joe Strummer.

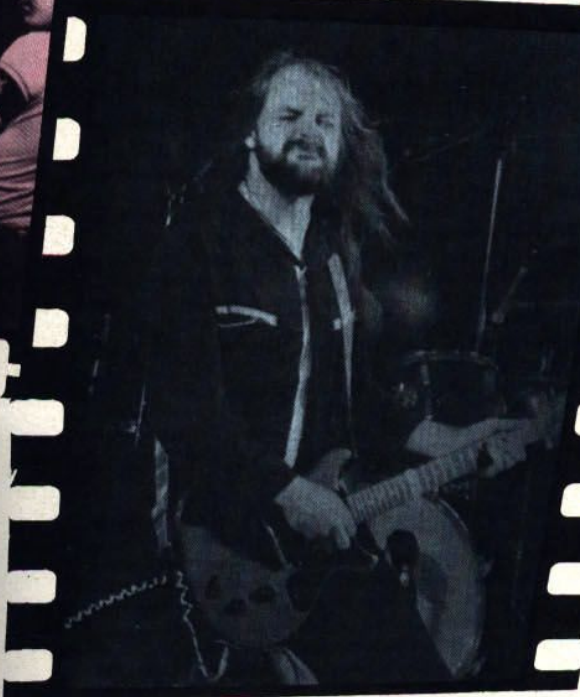
F.D. : On vous reproche très souvent vos propos conservateurs...

P.W. : Une bonne fois pour toute, nous n'avons rien à voir avec toute cette merde. Je ne crois pas en l'action politique et je ne crois pas aux politiciens. Tout ceci est une fois de plus une affabulation de journaliste.

F.D. : Quels sont les groupes qui dans la multitude anglaise, ont pour vous de l'importance ?

P.W. : Les Jam et les Sex Pistols !

Sean Tyla



F.D. : (Question piège). Pourtant vous portez bien un badge « Damned » sur la pochette de l'album ?

P.W. : (Rires) je ne connaissais même pas leur musique lorsque la photo fut prise. J'apprécie énormément leur image.

F.D. : parce que vous êtes habillés comme des Mods, que vous avez signé sur le même label, parce que vous jouez une musique qui leur est proche, on ne cesse de vous comparer aux Who...

P.W. : Si les Who ont eu une grande influence sur nous, celle-ci est limitée jusqu'à l'époque de « Who Sell Out ». Je ne supporte pas « Tommy » et très peu le reste.

F.D. : Reprenez-vous des titres des Who sur scène ?

P.W. : Oui, « So sad about us ».

Le soir même, Paul Weller, Bruce Foxton et Rick Buckler ne devaient pas jouer ce classique des Who. So sad about Jam

Sean ! Bob !

La ronde infernale repris son rythme fracassant. Inquiétante néanmoins devenait l'extraordinaire passivité du public depuis le début de ce festival. L'énergie produite sur scène semblait agir sur les gradins comme une force d'inertie et non motrice. Ce fut vrai jusqu'à l'arrivée du **Tyla Gang**.

Sean, une fois de plus, avait revêtu son bleu de chauffe et ressemblait à un plombier chevelu ou à un Christ de la banlieue londonienne. Et ce fut lui qui fit enfin lever la fine poussière ocre de ce « cratère » trop tranquille, avec son rock pesant et rigoureux. Sean était un peu le malotru de ce festival, la vieille ganache rouée à toutes les finesses du métier. Son triomphe, il le prit comme une revanche, rancie par les années de débène, de Ducks Deluxe à cette nouvelle édition du Tyla Gang. « Je sais très bien que vous n'achetez pas mes disques » lança-t-il à la foule exultante (Il faudrait peut-être, mon cher Sean, que leur distribution soit correctement assurée). Ce succès, Tyla Gang le doit surtout à son évident professionnalisme et au véhément contraste qu'il provoquait

avec les groupes qui se succédèrent avant lui. La nature de sa musique, aussi, ce boogie canonisé à tout rompre et cette giboulée de solos, ce son énorme, tranchait radicalement avec les stridulations précédentes. Ce fut bien, « le boogie du massacre à la tronçonneuse ». Pourtant et je ne saurais argumenter en conséquence, ce fut **Little Bob Story** qui m'envoya à l'échaudoir. Peut-être était-ce le moment le plus privilégié, mais je reste avec cette réelle impression d'avoir assisté là, à la meilleure prestation de ce festival. Et cependant L.B.S. tournait selon une routine déjà bien établie avec un implacable enchaînement de morceaux, assortissant les anciens, « I need money », « Lucille », « All or nothing » et ceux du nouvel album, « Little Big Boss ». (« dédié à un sinistre personnage sévissant sur nos ondes » annonça Bob) « Riot In Toulouse », « You make me Crazy ». Le petit Bob dans son cuir rouge, l'écho percutant les remparts circulaires pour revenir plonger dans la fournaise. Pendant « Riot in Toulouse », Ginger sculptera sur sa guitare un magnifique larsen à-même l'ampli et vrillera sur lui-même comme un derviche tourneur pour mettre fin au magnétisme. L'armature de fer qui couvrirait la scène devint un pilone de haute tension un soir d'orage. « Pour qui sont ces éclairs qui sifflent sur vos têtes ? » voulais-je demander à Bob et à son groupe.

(Quelques jours après, Ginger quittait L.B.S.) Après ça, je dois vous dire qu'Eddie and The Hot Rods, ce fut vraiment la « Teenage Depression ». Tellement déprimant que le groupe fit pleuvoir. Après ça nous eûmes droit au show le plus mesquin du festival, **Doctor Feelgood** qui en 45 minutes réussit à baecler son répertoire, désormais intégralement orienté vers le Rhythm'n'Blues. D'ailleurs le public s'en foutait, trop fatigué et n'eut qu'une réaction pavlovienne lorsque Brilleaux et ses hommes conclurent avec « Carol » et « Great Balls of Fire ». Un comble ! J'avoue l'avoir eue mauvaise en réalisant que c'était en grande partie à cause de ce Feelgood rapias que les Jam ne jouèrent pas. Wilko où es-tu donc ? Il était deux

plombs du matin et tout le monde mourrait lentement de fatigue dans une arène toute-fois bien garnie.

Bijoux

Lorsque les organisateurs demandèrent aux Bijoux s'ils n'avaient pas quelques craintes de se produire après Feelgood, nos trois mods répondirent en cœur : « Nous on s'en fout, on passerait même après les Beatles ». La vanité est filleule du succès. Palmer arriva comme une furie. Au comble de la surexcitation il mit une bonne minute avant de réussir à brancher sa guitare. Convulsivement, Bijou s'emballa et mis plusieurs minutes avant de trouver le régime idéal. « Animal » fut parfait, et « Marie France » gagnait à être connue dans la fraîcheur de la nuit. Bijou apparut bientôt comme le seul groupe pouvant faire oublier le décrochage de Jam, le seul capable d'apporter à cette avalanche d'accords, de breaks, et de solos, le zeste de sophistication qui fit tant défaut à ce festival. Dauga s'est même payé une tranche de pogo sur « Fais Attention » la troisième reprise de Ronnie Bird avec « Où va-t-elle » et « Je ne mens pas ». Ce qui vint un peu gâcher mon plaisir, c'est que le set de Bijou tourna en opération promotionnelle avec distributeur de boîtes de bières et de badges. Je n'avais jamais vu un groupe payer un coup au public pour avoir un rappel. A vrai dire, ils n'en avaient pas besoin, pour eux, c'était depuis longtemps gagné et du reste des rappels, ils en eurent trois. La dernière vision, la plus significative aussi, ce fut la frêle silhouette de Palmer errant seule, entre les platanes de la plaza, face à l'arène. Le garçon semblait très ému. Enfin après deux jours de surcharges électriques, l'orage creva.

FRANCIS DORDOR